

Article

« Géographie : lieux de discours »

Vincent Berdoulay

Cahiers de géographie du Québec, vol. 32, n° 87, 1988, p. 245-252.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021975ar>

DOI: 10.7202/021975ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

GÉOGRAPHIE : LIEUX DE DISCOURS

par

Vincent BERDOULAY

*Département de géographie
Université d'Ottawa, Ottawa, K1N 6N5*

RÉSUMÉ

Penser l'évolution de la géographie et de son rapport à la société requiert une prise en compte explicite de sa dimension discursive. Dans cette perspective, les limites de la notion de paradigme sont d'abord rappelées. Les genres géographiques sont par la suite valorisés dans leur diversité même ainsi que dans leur rôle d'intermédiaires entre les attentes de la société et l'organisation de la recherche. Enfin, la « discursivité » de la géographie s'avère non seulement un outil de réflexion sur l'histoire de la discipline mais aussi un important moyen pour étudier empiriquement la dynamique des lieux et les paysages qui en résultent.

MOTS-CLÉS : Paradigme, genre géographique, demande « sociale », épistémologie, discours, lieu, texte, paysage.

ABSTRACT

Geography, Places, Discourse

In order to understand the evolution of geography and its relationship to society, one needs to fully take into account its discursive dimension. With this perspective in mind, the limits of the notion of paradigm are indicated as a first step. Then, the very diversity of geographic *genres* is considered as an asset, and their role as intermediaries between societal expectations and the organization of research is underlined. Finally, the discursive character of geography is shown not only as a tool for approaching the history of the discipline, but also as an important means to study empirically the dynamics of places and the resulting landscapes.

KEY WORDS : Paradigm, geographic *genre*, societal demand, epistemology, discourse, place, text, landscape.

*
* * *

La géographie a connu dernièrement toute une série de convulsions qui ont paru profondes pour les gens les plus directement concernés. Mais un regard distant sur les derniers 20 à 30 ans peut procurer à beaucoup un sentiment que ces bouleversements

n'ont souvent été que superficiels. Qu'en restera-t-il vraiment dans un certain temps ? Il est toutefois indubitable que la géographie a changé de visage. Son recours aux statistiques, à l'informatique et aux modèles mathématiques comme moyens d'analyse et de présentation constitue un changement notable : la pensée et l'expression du géographe s'en ressentent fortement. Mais parallèlement, on ne peut manquer de s'interroger sur les difficultés qu'a la géographie actuelle à répondre aux attentes de la société si l'on en juge par son statut chancelant dans certains pays, et notamment aux États-Unis où ces changements ont été importants.

Je me pencherai donc sur ces questions, qui sont autant de lieux où le discours géographique est mis en cause. Mon but est plus précisément d'attirer l'attention sur le besoin de mieux tenir compte du niveau discursif de la géographie, c'est-à-dire non seulement de le dégager et le reconnaître, mais aussi d'en tirer parti au maximum. Je rappellerai d'abord qu'il est vain de penser l'évolution de notre discipline en termes de paradigmes successifs. Par la suite, je tenterai de valoriser la pluralité de son discours. Enfin, j'en tirerai les conséquences en ce qui concerne ses rapports à la société.

LE PARADIGME INTROUVABLE

Il y a eu pendant longtemps un engouement pour la notion de paradigme. Elle permettait de justifier une nouvelle approche et de rejeter en bloc les apports des recherches précédentes. Quand et là où les institutions universitaires assuraient une égalité de principe à l'ensemble des membres du corps professoral, le recours à un nouveau paradigme pouvait facilement tenter ceux qui voulaient occuper le devant de la scène. Beaucoup ont succombé à la tentation si bien que, en ces mêmes institutions, la discipline a évolué au gré d'une succession de plus en plus rapide de paradigmes. À la limite, tout un chacun pouvait y aller de sa proposition d'un nouveau paradigme. Donc en se déployant, soit au pire en un phénomène presque individuel, soit au mieux en une mode mêlée de calculs stratégiques pour un petit groupe, la notion de paradigme en est venue à ne plus avoir grande ressemblance avec ce que son créateur en pensait. Pareillement, certains l'utilisaient, et l'utilisent encore, pour interpréter l'histoire de la géographie, plaquant en cela de grands schémas épistémologiques (positivisme, phénoménologie, etc.) sur des travaux souvent très divers réalisés à une époque donnée. On se rend cependant de plus en plus compte de la difficulté de faire rentrer la pensée géographique dans le carcan d'une telle notion.

Il n'est jamais trop tard ! Il s'agit là de ce phénomène remarquable où l'on utilise une notion à tort et à travers. Pourquoi avoir autant déformé la pensée de Thomas Kuhn ? Ou bien pourquoi, tout simplement, ne l'avoir pas lu ? La simplicité et la force évocatrice du terme ne sont pas étrangère à cet état de fait. Il en va de même de la nouveauté des perspectives que l'on y trouve car, dérivées de Koyré, Duhem ou Piaget, elles rompaient avec la vision positiviste de l'évolution des sciences qui était alors dominante dans les pays anglophones. Il est ainsi plus facile de comprendre pourquoi, étant donné le flou de la notion (Masterman, 1970), tout un chacun put s'en emparer pour donner droit de cité à ses idées. L'apport de Kuhn se perdit ainsi dans son propre succès, lui-même véritable phénomène sociologique. Il est d'ailleurs notoire que Kuhn écrivait clairement dans son ouvrage qu'il avait travaillé la notion de paradigme seulement à partir de l'histoire de la physique, voire de la biologie (Kuhn, 1972). Il restait perplexe face aux adaptations à apporter à sa notion si on voulait l'appliquer aux sciences sociales.

Ce sont ces difficultés que l'approche contextuelle de l'histoire de la géographie permet de dépasser. Ce serait en effet déformer grossièrement la marche des idées que d'identifier une correspondance entre une époque et un paradigme. J'ai par exemple dénombré huit façons différentes de faire la géographie à la fin du XIX^e siècle en France (Berdoulay, 1981). Au mieux peut-on noter la dominance d'une école de pensée à une époque donnée, mais c'est un fait plutôt rare (cf. Babicz, 1980). De toute façon, paradigme et école de pensée doivent être distingués car le premier peut changer au sein de la seconde.

L'approche contextuelle met en valeur une autre dimension de l'activité géographique. On s'est en effet trop habitué, en cherchant à élargir l'histoire de la géographie, à évoquer l'impact de la société (notamment par l'intermédiaire des idéologies qui la supportent) sur la pensée des géographes. Or une analyse fine des rapports entre ceux-ci et la société dans laquelle ils se trouvent montre que cet impact n'est pas nécessairement à sens unique. Bien souvent ce sont les géographes qui vont influencer — si modestement cela soit-il — le cours des choses. C'est ce que souligne Numa Broc (1980) quand il conclut que les découvertes de la Renaissance découlent peut-être plus de l'activité des géographes que l'inverse. J'ai aussi essayé de le montrer à partir de l'exemple des géographes français du tournant du siècle, en notant leur implication créatrice dans les grandes questions de l'heure (Berdoulay, 1981). Les géographes sont des acteurs sociaux; la géographie est partie prenante de la société. Leur production doit donc être envisagée dans ce contexte où domine la mouvance des choses, des idées, des stratégies. C'est pourquoi, je pense, il faut tenir compte de la diversité des modalités discursives pour mieux comprendre à la fois l'insertion sociale des géographes et le cours complexe de leur pensée.

La reconnaissance de cette diversité en a poussé certains à admettre — quoique à des degrés divers — l'éclectisme de la géographie. Le défi est alors de lui trouver une cohérence. On insistera, par conséquent, sur les grands questionnements qui l'animent (Claval, 1984c) ou sur la complémentarité des démarches, c'est-à-dire sur le « pluralisme éclectique » que dessine la configuration des méthodes et théories géographiques (Racine, 1981). Il me semble cependant que l'on peut aller plus loin dans la reconnaissance de cette diversité afin de dépasser les inconvénients de l'éclectisme. En fait, mon idée est de considérer cette diversité comme un atout plutôt que comme un problème. C'est en se concentrant sur certaines modalités discursives que l'on peut mieux s'en rendre compte.

LA DIVERSITÉ DES GENRES

Entre les grandes interrogations quasi philosophiques et les usages particuliers des langages, techniques ou méthodes s'interposent des modalités discursives dont on a trop négligé l'importance en géographie. Il s'agit des genres. Comme on en a tout bonnement conscience en littérature (poésie, théâtre, roman, etc.), ils encadrent l'expression à l'intérieur de formes très générales. Leur intérêt vient des contraintes qu'ils imposent ainsi au discours. On rejoint ici certaines recherches liées à la rhétorique moderne, qui montrent que la pensée n'est pas indépendante des formes qui l'expriment (Schlanger, 1975). C'est dans cette perspective que l'on peut placer les genres, puisqu'ils fonctionnent comme des « modèles d'écriture » pour les auteurs qui les utilisent (Todorov, 1978).

Les genres du discours permettent de rendre compte du pluralisme qu'on vient d'évoquer en géographie, en même temps qu'ils constituent autant de lieux qui font l'originalité du discours géographique (Berdoulay, 1988). On pourrait en fournir une classification selon leur fonction. Par exemple, le discours est-il à finalité utilitaire, polémique, ou didactique ? Mais mettre l'accent d'abord sur les fonctions nous détournerait des formes mêmes du discours. En effet le lien entre elles n'est pas univoque : des formes similaires peuvent servir à des fonctions différentes. Il est préférable de se concentrer sur les grands genres qui ont traversé des époques différentes et qui ont pu changer de fonction ou en associer plusieurs à des degrés divers. On peut ainsi en distinguer un certain nombre. L'énumération qui en est faite ci-dessous n'est nullement exhaustive. Elle vise simplement à prendre conscience de cette modalité du discours.

C'est probablement la géographie régionale qui constitue le genre le plus connu. Extrêmement ancien et répandu dans le monde, il a perduré jusqu'à aujourd'hui et s'est vu assigner des fonctions très différentes. Il a pu aussi bien servir, entre autres, à satisfaire des curiosités détachées d'intérêts matériels qu'à fournir des instruments d'exercice du pouvoir. Il n'en reste pas moins que ce genre demeure, et ce même s'il a beaucoup évolué. On connaît bien d'ailleurs les grands « modèles du genre », ceux de Strabon, Ritter, Reclus, Vidal de La Blache ou Demangeon. Le souci chorologique de mettre en rapport, explicitement ou implicitement, des observations recueillies dans une portion de l'espace terrestre y est toujours présent. On a d'ailleurs souvent célébré Strabon ou Varenius pour avoir pensé l'articulation de ce genre avec un autre — la géographie générale — qui considère un phénomène terrestre dans sa « systématité ». Là encore l'étude, par exemple, des villes, des industries ou de la politique peut remplir des fonctions très diverses, voire opposées, mais la préoccupation pour l'universalité du phénomène persiste.

D'autres genres moins importants peuvent être distingués. Il y a ainsi le genre « aménagement » dont la raison d'être est l'efficacité à inspirer des politiques d'intervention territoriale. Quoique relativement ancien — que l'on juge par exemple par les travaux de Vauban —, il s'agit d'un genre qui a du mal à se constituer, peut-être en raison du poids excessif de ses visées utilitaires. Tombé aujourd'hui en désuétude, en Occident du moins, le genre « poético-mythique » fut inauguré par l'*Odyssée* et dura longtemps grâce notamment à la *Périégèse* de Denys. C'est un genre où l'expression de la connaissance géographique prend une forme poétique. On ne peut non plus éviter de penser au récit de voyage qui a été un genre très populaire à certaines époques. C'était bien là une façon différente de s'interroger sur des phénomènes géographiques, de les analyser et de les présenter. Enfin, si l'on s'arrête à la cartographie, on y remarque deux grands genres : celui qui consiste à localiser avec le maximum d'exactitude, et celui qui analyse les répartitions (cartographie thématique).

Cet aperçu nous montre que les genres restent très autonomes non seulement par rapport aux fonctions qui leur sont assignées, mais aussi par rapport aux arguments particuliers qui sont retenus par les divers auteurs. Il en va de même vis-à-vis des grandes orientations épistémologiques. Cela est un trait caractéristique de la géographie régionale, comme le montre Robic (1986). Que l'on songe aussi aux divergences de vue sur les relations entre géographie physique et géographie humaine. L'opposition que l'on peut faire entre elles n'a de sens que par rapport aux cadres que fournissent la plupart des genres. Pareillement, ceux-ci ne sont pas automatiquement liés à des langages ou techniques utilisés ou utilisables en géographie.

Il n'en reste pas moins que des liens existent entre tous ces niveaux de l'expression géographique. Les articuler constitue précisément un défi permanent, une source de

créativité scientifique. On sait par exemple le rapport complexe que les mathématiques ont entretenu avec la recherche géographique depuis l'Antiquité. Tantôt c'est le problème ou le genre qui fait appel au développement de ce langage, comme dans l'Antiquité ; tantôt c'est plutôt celui-ci qui va se répercuter sur ceux-là, comme récemment à la suite de la « révolution » quantitative.

LE RAPPORT À LA SOCIÉTÉ

Le rapport de la géographie à la société peut être amélioré doublement si l'on tire parti de ses particularités discursives. Premièrement, le genre sert à clarifier la portée « sociétale » de la discipline. Deuxièmement — et c'est là une thèse en cours d'élaboration — la recherche sera améliorée par la prise en compte de la « discursivité » présente dans l'objet géographique. Ces deux points sont examinés ici tour à tour.

Tout d'abord, il faut remarquer que si les genres perdurent plutôt que de céder la place à d'autres formations discursives (dont le nombre est théoriquement infini), c'est qu'ils entrent en conjonction avec la société. Celle-ci leur confère une certaine valeur et en justifie l'existence. Ils fonctionnent ainsi comme des « horizons d'attente » pour les lecteurs (Todorov, 1978). Selon l'époque et l'endroit, la société va favoriser certains genres plutôt que d'autres. Il existe une « demande sociétale » pour certains d'entre eux. Le genre apparaît alors comme un moyen pour le géographe de « dialoguer » avec la société. C'est le contexte « sociétal » qui contribue à régler le succès relatif des genres. Grâce à eux, les ponts ne sont pas coupés entre le discours scientifique replié sur sa logique propre et les préoccupations ambiantes.

On sent bien actuellement le besoin pressant qu'ont les géographes de valoriser leurs recherches. On se rend compte que le problème est d'ordre discursif. L'argument plaidant en faveur de la clarté de l'expression afin d'être en mesure de rejoindre un vaste public est, par exemple, souvent avancé. Mais celui-ci ne peut être irréfutable que dans la mesure où l'on cultive ce type d'expression dans des genres particuliers, c'est-à-dire qui sont en position pour assurer le lien avec le contexte « sociétal ». Il est certain à cet égard que la géographie régionale est un véhicule tout indiqué, comme l'ont prouvé les « géographies universelles » de Reclus ou de Vidal de La Blache ou encore comme l'espère le groupe RECLUS animé par Roger Brunet. Mais un autre genre trop négligé semble être celui du récit de voyage. Son déclin dans la période contemporaine est paradoxal car on assiste à de nombreuses rééditions de textes anciens (par exemple chez Fayard ou La Découverte). N'oublions pas non plus l'impact que Claude Lévi-Strauss a obtenu avec *Tristes tropiques* (1955). On commence cependant à s'en rendre compte, comme le mentionne Burgel (1984, p. 41) : « La géographie la plus traditionnelle, la plus descriptive, celle des guides de voyage, elle, correspond certainement à une demande sociale d'exotisme (...) mais elle n'est pas considérée comme assez noble par les géographes ; ce n'est pourtant pas un genre mineur. (...) Il y a là un créneau que nous n'occupons pas. Nous aurions tort de négliger le domaine de la "culture de voyage" ». Pareillement Claval (1984b, p. 48) insiste sur l'image trop faible de la géographie chez les journalistes et le public éclairé : « quelques ouvrages bien écrits et qui présentent les orientations nouvelles de manière accessible » pourraient y remédier. Paradoxalement, si l'on en juge au moins par l'expérience canadienne, on peut se demander si ce n'est pas par l'usage d'un jargon « gouvernemental » et « technocratique » que certains aspects de la géographie générale ou du genre « aménagement » n'assurent pas, chez les décideurs du secteur public, une meilleure

appréciation des apports de la recherche géographique. Comme quoi il faudrait aussi développer un jargon en le calquant sur un autre qui a cours dans la société, afin d'améliorer les relations de la géographie avec cette dernière! Mais peut-être la « morale » de cette remarque est-elle seulement conjoncturelle? Quoi qu'il en soit, on voit que le pluralisme des genres n'est pas à combattre. Ils assurent une communication privilégiée avec différents secteurs de la société (collègues, autres scientifiques, décideurs, grand public, etc.).

Si la géographie a donc tout à gagner de sa relative plasticité discursive pour valoriser sa portée « sociétale », on peut en outre avancer qu'une prise en compte approfondie de cette discursivité ouvre des perspectives analytiques intéressantes. En effet, comme le suggère l'ambiguïté même du terme, la géographie a non seulement la connotation de science mais aussi d'objet. C'est ce versant « objectal » qui peut aussi prendre une dimension discursive. C'est un peu comme si la discursivité unissait les deux versants d'une même notion.

On s'est d'ailleurs tourné depuis un certain temps vers les discours sur les lieux (régions, villes, quartiers, etc.) pour mieux déceler les sens qui leur sont conférés (cf. Ledrut, 1973; Frémont, 1974; Tuan, 1978; Choay, 1980; Nogué I Font, 1985; Gilbert, 1986). La tentation est alors grande d'élaborer une sémiologie du paysage pour voir comment celle-ci reflète le système de sens qui a présidé à son aménagement. Mais les résultats restent plutôt décevants pour les géographes car, en se concentrant sur des discours sur les lieux, ils ne peuvent avoir une perspective écologique, c'est-à-dire qu'ils tiennent difficilement compte des structures et pratiques sociales, des contraintes naturelles et historiques, qui toutes concourent à la formation des paysages. Cette sémiologie apporte un éclairage très partiel. On a donc essayé de pousser la démarche en direction d'une sémiotique propre au paysage (en tant qu'objet). Mais le réductionnisme qu'elle introduit en assimilant paysage et langage conduit à des déceptions plus grandes encore (Claval, 1984a). Doit-on s'arrêter à ce constat? Cela me semblerait une capitulation de la géographie face à un défi, certes de taille, mais vital pour qui veut se donner les moyens de comprendre l'émergence du sens dans l'interaction entre l'homme et son milieu.

Je pense que la meilleure voie est d'approcher le lieu — et non le paysage — comme on considère le discours. En effet, lieu et discours sont comme deux faces d'une même réalité dans la mesure où on s'intéresse à leur dynamique propre. Parler de paysage conduit à insister sur le produit final, perçu par nos sens et stable d'apparence, de processus biophysiques et socio-économiques. Il est certes un espace de transaction entre les processus (Phipps, 1985; Wieber, 1985). Mais c'est leur concaténation finale que la sémiotique a surtout pris jusqu'ici en ligne de compte. Par contre, parler de lieu revient, selon moi, à rechercher les enchaînements, la dynamique, conduisant — mais à des degrés divers — à l'émergence des paysages.

Ceux-ci sont alors l'expression perceptible d'un effet de lieu; ils sont l'aboutissement concret et relativement stable de la dynamique qui y a conduit et que connote la notion de lieu telle que je l'entends. C'est pourquoi je pense que l'idée de texte dont certains géographes s'inspirent aide mieux à saisir ce qu'est un paysage, plutôt qu'un lieu. Le paysage, comme le texte, est un résultat de pratiques ou processus mis en évidence par l'analyse du discours. Les effets de ces pratiques ou processus se sont accumulés à travers l'histoire, mais ils se manifestent aussi de façon synchronique, surtout quand on fait intervenir la mobilité humaine (Berdoulay, 1985). Le paysage, comme le texte, a une épaisseur caractéristique. Il n'est pas seulement sédimentation de discours hérités. Des bribes des niveaux physiques ou historiques du paysage sont repris et reformulés de façon signifiante: c'est ce qui fait la dynamique du lieu.

Il me semble donc que le projet sémiotique est dans l'impasse en géographie parce qu'il n'a pas vu le lieu comme ensemble d'opérations conduisant à des paysages divers, c'est-à-dire qu'il a pris le paysage comme étant sans épaisseur, qu'il en a manqué, en somme, toute l'intertextualité.

CONCLUSION

Les pages qui précèdent avaient pour but de suggérer que, plutôt que de constituer un handicap, la « discursivité » de la géographie est un atout dont on est loin d'avoir tiré tout le parti possible. Sans mettre en jeu les questions fondamentales de la curiosité géographique, elle permet, notamment par ses genres, d'établir des canaux privilégiés d'interaction et de communication entre la recherche et le contexte « sociétal ». Faute d'avoir négligé certaines de ces possibilités, les géographes ont certainement contribué à l'affaiblissement de leur discipline au sein de la société contemporaine.

Il est d'ailleurs souhaitable que la géographie puisse soit élaborer un genre nouveau, soit trouver le moyen d'adapter des genres traditionnels pour répondre à une exigence « sociétale » actuelle. En dépit de quelques apports récents en géographie culturelle et politique, les géographes ne relèvent pas le défi de l'interrogation fondamentale sur le devenir de la démocratie. Les thèmes du développement culturel, de la liberté sociale et spatiale, des droits de la personne sont trop peu ou quasiment pas abordés. Si, comme j'ai essayé de le suggérer, il est bon de se méfier de l'« unidimensionalité » du discours géographique, ne doit-il pas en être de même au sujet de l'unidimensionalité de l'homme ?

En outre, la « discursivité » n'est pas seulement à considérer au niveau de l'expression, elle peut aussi inspirer des recherches fécondes, à savoir son effet au sein même de l'objet géographique. En distinguant lieu et paysage, comme discours et texte, et notamment en s'arrêtant au phénomène de l'intertextualité, il me semble qu'il y a là quelques voies de dépassement face au défi sémiologique que nous pose la gestion de notre environnement contemporain.

SOURCES CITÉES

- BABICZ, J., éd. (1980) Les écoles de géographie. *Organon*, 14, numéro spécial.
- BERDOULAY, V. (1981) *La formation de l'école française de géographie*. Paris, (CTHS).
- _____ (1985) Convergences des analyses sémiotique et écologique du paysage, in Berdoulay, V. et Phipps, M. (éd.) *Paysage et système: de l'organisation écologique à l'organisation visuelle*. Ottawa, Édit. de l'Université d'Ottawa, p. 141-153.
- _____ (1988) *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Paris, Édit. du C.N.R.S.
- BROC, N. (1980) *La géographie de la Renaissance (1420-1620)*. Paris, CTHS.
- BURGEL, G. (1984) L'Université, avec circonstances aggravantes. *Espaces Temps*, 26-27-28: 38-41.
- CHOAY, F. (1980) *La règle et le modèle*. Paris, Édit. du Seuil.
- CLAVAL, P. (1984a) Les langages de la géographie et le rôle du discours dans son évolution. *Annales de géographie*, 93 (518): 409-422.
- _____ (1984b) Un peu d'autocensure et quelques mauvais choix. *Espaces Temps*, 26-27-28: 42-49.
- _____ (1984c) *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris, Presses universitaires de France.
- FRÉMONT, A. (1974) Les profondeurs des paysages géographiques. Autour d'Écouves, dans le Parc régional Normandie-Maine. *L'Espace géographique*, 3(2): 120-136.

- GILBERT, A. (1986) L'analyse de contenu des discours sur l'espace : une méthode. *Le Géographe canadien*, 30(1) : 13-25.
- KUHN, T. (1972) *La structure de révolutions scientifiques*. Paris, Édit. Flammarion.
- LEDROUT, R. (1973) *Les images de la ville*. Paris, Édit. Anthropos.
- LÉVI-STRAUSS, C. (1955) *Tristes tropiques*. Paris, Édit. Plon.
- MASTERMAN, M. (1970) The Nature of a Paradigm, in Lakatos, I. et Musgrave, A. éd. *Criticism and the Growth of Knowledge*. Londres, Cambridge University Press, p. 59-89.
- NOGUÉ I FONT, J. (1985) *Una lectura geogràfico-humanista del paisatge de la Garrotxa*. Gérone, Col.legi Universitari de Girona.
- PHIPPS, M. (1985) Théorie de l'information et problématique du paysage, in Berdoulay, V. et Phipps, M. éd. *Paysage et système : de l'organisation écologique à l'organisation visuelle*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, p. 59-74.
- RACINE, J.-B. (1981) Problématiques et méthodologie : de l'implicite à l'explicite, in Isnard, H., Racine, J.-B. et Raymond, H. *Problématiques de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, p. 85-162.
- ROBIC, M.-C. (1986) L'art de la dire et les manières de l'entendre... *L'Espace géographique*, 15(4) : 244-246.
- SCHLANGER, J. (1975) *Penser la bouche pleine*. Paris/La Haye, Édit. Mouton.
- TODOROV, T. (1978) *Les genres du discours*. Paris, Édit. du Seuil.
- TUAN, Y.-F. (1978) Literature and Geography : Implications for Geographical Research, in Ley, D. et Samuels, M. éd. *Humanistic Geography*. Chicago, Maaroufa Press, p. 194-206.
- WIEBER, J.-C. (1985) Le paysage visible, un concept nécessaire, in Berdoulay, V. et Phipps, M. éd. *Paysage et système : de l'organisation écologique à l'organisation visuelle*. Ottawa, Édit. de l'Université d'Ottawa, p. 167-178.